

Laurent Gabail, Post-doctorant Fyssen, Oxford University
laurentgabail@gmail.com

« *Au fait, c'est quoi ton travail ?* ». *Vertus et limites de l'intrusion prolongée dans la vie des autres.*

La citation qui sert de titre à cette communication aurait été on ne peut plus banale si elle ne m'avait été posée par le frère d'un ami, avec qui je partageais le quotidien depuis déjà plus d'un an. Ni la longueur de ma recherche de terrain (presque deux ans) ni son caractère localisé (un ensemble de quelques villages bassari, au nord de la Guinée) n'ont en effet permis de résorber entièrement les interrogations sur le sens de mon travail et les raisons de ma présence. Source inévitable de frustration pour l'ethnographe, cette incompréhension trouve une première explication dans le caractère abstrait de mon objet de recherche initial (« étudier les relations de parenté ») et de sa finalité (« écrire une thèse »). Elle résulte surtout de la méthode employée pour y parvenir : tirer parti de la position progressivement assignée (en fonction de l'âge, du sexe, de la personnalité) pour en faire un instrument de connaissance. En acceptant de redéfinir son objet de recherche en fonction de son inscription dans un réseau de relations, l'ethnographe contribue inmanquablement à obscurcir encore davantage la nature de son travail. Ce b.a.-ba de « l'observation participante » constitue pourtant une source précieuse d'objectivation des logiques qui organisent la vie sociale. En retraçant l'évolution parallèle de ma position sur le terrain (de plus en plus rigidement assignée) et de ma problématique de recherche (de plus en plus élargie), j'essaierai de contextualiser quelques uns des moments déterminants de mon expérience ethnographique, aussi bien ceux qui relèvent des « malentendus productifs » que ceux qui se sont avérés des obstacles infranchissables.